

Gaëtan Chapiteau

Imprudence

Roman

Éditions Fleur Sauvage

Je lui parlais de la beauté des avions qui montaient dans la nuit.
« Et peut-être encore plus de ceux qui descendent, me dit-il.
Je reconnais que c'est très beau le moment où ils montent, où ils vont
faire constellation [...]. Mais est-ce que tu n'aimes pas mieux le
moment où, définitivement assimilés aux étoiles [...] ils font
apocalypse, même les étoiles ne gardant plus leur place ? [...] »

MARCEL PROUST, *Le Temps retrouvé*

À chaque fois que je voyage m'étreint une très légère angoisse
parfois teintée d'un doux frisson d'exaltation.
Car je sais qu'aux voyages s'associent toujours la possibilité
de la mort – ou du sexe [...].

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT, *Autoportrait (à l'étranger)*

Prologue

Je suis monté dans cet avion à contrecœur. Et à présent, sans doute comme vous, n'ayant pas d'autre choix que de laisser s'écouler le long de mon cou une sueur torrentielle que je n'ai pas la force d'endiguer, je suis submergé, complètement liquéfié, incapable de me lever. Funeste héraut, que j'aimerais pouvoir avertir haut et fort toute la cabine de sa désintégration prochaine avant de m'évader ! Mais consumé par d'insupportables douleurs abdominales, je suis condamné à l'immobilité et au silence, tentant de contenir au fond de ma gorge les remontées acides qui affluent au sommet de mon œsophage. Voilà ce qui arrive lorsque l'on se parjure soi-même : *je ne prendrai plus jamais l'avion*. Libération, soulagement, inconséquence. L'hiver dernier, proféré à mon insu, ce décret immédiat qui niait les insoutenables vols passés et à venir n'avait suscité aucune réaction auprès des passagers inertes et patients, bovins anesthésiés par le tempo hypnotique du tapis roulant qui vomirait, bientôt, nos bagages indifférents. *Plus jamais l'avion*. Cette expression, grâce à laquelle mes tremblements et ma panique avaient tout à coup cessé, n'avait pas résisté à la douceur du climat, au dégel printanier et à ma lâcheté. *Plus jamais l'avion*. Cette résolution mensongère, simultanément sentence salvatrice et évidence savoureuse – bien amère aujourd'hui – fut prononcée par ma bouche pâteuse après un vol particulièrement éprouvant, au moment précis où je foulai enfin le sol de la passerelle télescopique. Même si j'évoluais aussi lentement qu'un funambule risquant la fracture au moindre faux pas, je tentais en réalité de fuir l'aéroplane, jubilant intérieurement à l'idée de pouvoir à nouveau marcher sur la terre, ignorant encore que mon énième décision de ne plus

prendre l'avion était à la fois un décret inapplicable et un puissant psychotrope, capable de me faire oublier le calvaire que je venais de vivre – car les violents vents latéraux qui avaient malmené l'avion, mes nerfs et mes espoirs de survie durant le vol ainsi que les rafales ininterrompues qui nous harcelèrent au moment de l'atterrissage ne semblaient plus être qu'un souvenir aussi embué que la paroi intérieure des hublots. *Plus jamais l'avion.* Retour à la réalité ; risque de crash. Peu avant l'atterrissage, alors que nous roulions sur la piste à une vitesse qui me paraissait excessive, apeuré par la perspective de l'accident fatal que j'avais toujours redouté, effrayé par l'absence de freinage que je ne comprenais pas et par la présence de véhicules de secours postés le long de la piste, j'avais senti une pointe douloureuse s'enfoncer dans mon cœur et l'odeur acre du kérosène. *Plus jamais l'avion.* Le pilote avait remis les gaz pour décoller à nouveau. *Plus jamais l'avion.* La poussée des réacteurs, puissante, inattendue et subite, m'avait crucifié à mon siège. *Plus jamais l'avion.* Nous finissions par nous poser après quelques minutes d'ascension, un demi-tour et une courte descente, si bien qu'en récupérant ma valise, rassuré par mon choix de ne plus jamais emprunter les transports aériens, je savais l'émotion forte à m'en fendre le cœur envolée dans l'éther – bien au-delà des fonds marins sur lesquels gisent, près des galions et des trésors engloutis, de nombreuses carcasses d'avions éventrés, grosses volailles hivernales, remplies de chair humaine avariée. Ne nous méprenons pas : en dépit de son élégant profil aquilin, tout aéroplane procède du ridicule, informe dinde qui glougloute dont nous sommes la triste farce.

(Telles étaient les pensées lugubres de Tristan, ininterrompues.) *Plus jamais l'avion.* Au diable les décalages horaires, les décollages, les décollations putatives, les nausées, les aéroports, les insomnies, les

retards indéfinis, les heures de turbulence et les longues correspondances, finis les bagages égarés, les sièges inconfortables, les sourires forcés et les stewards efféminés, finis les collations minables, les genoux suppliciés et les hôtesse simulatrices, fini ce simulacre d'absolue sécurité, finie la mort, ma hantise, et, surtout, révolue l'idée tragique, inexpiable, de ne pas survivre en avion. Enfin délesté du poids qui m'avait tant accablé, enfin libéré de cette peur castratrice, j'aurais pu m'envoler en sortant de l'aérogare tant j'avais le cœur léger et les poumons gonflés d'allégresse, la même, enivrante, dont se repaît l'adolescente pompette grisée par la coupe de trop. J'étais si euphorique que Marco, mon frère, ne me posa aucune question bien que nous ne nous fussions pas vus depuis des mois, que nous eussions de nombreuses choses à nous dire et que mon sourire niais, béat mais logique, le rendît probablement nerveux. Survivant, j'avais toutes les raisons d'être heureux. *Plus jamais l'avion !* Lorsque nous eûmes emprunté le périphérique, embouteillé comme à l'accoutumée, je fus victime, quelques minutes durant, d'un fou rire qui n'avait aucun lien avec ma fatigue physique et nerveuse. Véritable événement, j'étais ivre de bonheur, agréable sensation que je n'avais pas connue depuis fort longtemps. Je déchantai cependant rapidement car, en me regardant dans le miroir du pare-soleil passager, je dus me rendre à l'évidence : j'avais l'air d'un fou.

I. Transport

Marco avait eu une réaction inhabituelle en me demandant, une fois mon calme revenu, si mon concert s'était bien passé. La plupart du temps, comme d'hostiles conditions atmosphériques taquinaient l'avion, il prend un malin plaisir à jouer avec mes nerfs. *Remis de tes émotions ? Comment as-tu pu monter dans un avion pareil ? J'ai vraiment cru que je ne te reverrais jamais. Avec tous ces crashes et ces attentats en ce moment, tu es vraiment inconscient. J'espère que tu aurais prévu le coup en me léguant par testament ton appartement et ta collection de vinyles. Tu as eu de la chance de survivre, tu sais.* Toujours la même froideur. Toujours les mêmes sarcasmes. Toujours la même scène, jusqu'à ce que Marco soit aussi souvent en mer et ne puisse plus venir me chercher que très rarement. C'était sa manière de me souhaiter la bienvenue, de me dire qu'il était heureux de me voir. C'était son expédient pour ne plus me faire penser à ce que je venais de vivre, à la peur que j'avais pu éprouver. Il était efficace car je finissais toujours par sourire de ses moqueries, conscient de ma bêtise quand je me laissais emporter par ma peur primaire, profonde et puérile. Tout allait déjà mieux lorsque nous arrivions dans la rue Sainte-Anne, rue où nous nous rendions toujours après nos retrouvailles aéroportuaires, avant d'entrer dans notre restaurant japonais favori. Je revois Marco devant ses makis. Je le revois sans un sourire, comme notre père, incapable de montrer ses émotions, son affection, apparemment détaché, distant. Cette posture qui masque sa bienveillance réelle pour moi recèle une attitude défensive

car je n'ai pas toujours été tendre avec mon frère. J'ai souvent ouvert les hostilités, responsable des tensions qui nous ont éloignés au début de nos études. Comme j'ai pu harceler mon frère sur la nocivité de ses études ! Que ne lui ai-je pas dit sur la suprématie intellectuelle des littéraires et du danger que représentaient les gens comme lui, de droite, fascinés par le monde des finances et obnubilés par l'argent ? Je m'étais mépris. Tout ceci est bien loin, maintenant. Nous sommes notre seule famille – nous voyons peu notre mère, insupportable – et nous nous soutenons l'un l'autre en nous appelant une fois par semaine, lorsque cela est possible, pour nous assurer que tout va bien. Cet échange semble nous satisfaire, bien qu'il soit assez inégal, Marco se confiant beaucoup moins que moi.

Comment était-il possible que je fusse maintenant assis sur ce siège ? Comment était-ce arrivé ? Je n'arrivais ni à croire à la véracité des choses ni à l'enchaînement absurde de ces dernières heures. Mon long trajet jusqu'à l'aéroport, l'enregistrement laborieux de mes bagages et de ma basse, ma carte d'embarquement, les contrôles douaniers rigoristes, la ridicule mascarade des liquides prohibés – alors qu'il est possible d'en acheter quelques mètres plus loin à foison, alcoolisés et potentiellement explosifs – mon passage au bar et mes deux verres de whisky, l'attente dans la salle d'embarquement, mon passage aux toilettes où je me vidais, ma migraine, mes vomissements, tout ceci me paraissait irréel. Afin de m'assurer que je n'avais pas sombré dans une nouvelle névrose, je pinçai mon bras gauche, giflai mes joues qui furent instantanément endolories et, comme la douleur coïncidait avec la certitude de la réalité de l'instant vécu, le doute ne fut plus permis. Je suis incarcéré dans une imprenable ogive ailée, solide missile à tête chercheuse visant la terre, dont les portes sont hermétiquement closes.

Nous sommes attachés et, hormis celle de mourir ou d'espérer, notre liberté est abolie. En montrant mon passeport au membre de la compagnie dans la salle d'embarquement et en foulant le sol de la passerelle télescopique, blanc corridor de la mort, j'ai peur d'avoir signé ma propre reddition et validé le billet grâce auquel je pourrais être mené à mon propre enterrement, transporté, déporté, condamné. Comme mes voisins d'infortune, je n'aurais jamais dû monter dans cet avion. Oppressant et persistant, ce sinistre pressentiment qui m'habite se diffuse dans l'air conditionné suffocant de la cabine et revêt la fragrance de la vérité, l'autorité de l'oracle. Heureusement, la mécanique fait généralement fi de la superstition. Tout de même asphyxié, j'ai du mal à respirer alors que des acouphènes stridents comme des sirènes lascives usent mes tympanes. Manifestations physiques de celui qui va à l'échafaud, qui croise le sombre regard de son sadique bourreau. En ce début de siècle, je suis emmuré vivant comme une vestale. Cet avion sent l'ancestrale tragédie et nous impose sa triple unité, un lieu confiné, un temps de vol limité, une destination. Que fais-je ici ? Pourquoi diable ne pas avoir refusé ce déplacement ? Pourquoi être revenu sur cette saine résolution ? À quoi bon m'être juré que ma décision était irrévocable, définitive ? Pourquoi emprunter à nouveau ce moyen de transport que j'abhorre ? Pourquoi, enfin, nier les lois physiques les plus élémentaires ? Un lourd monolithe flanqué de plusieurs tonnes de bagages, de muscles, de graisse et d'angoisse, aussi ailé soit-il, n'est pas fait pour être propulsé dans les airs.

Depuis toujours, plus qu'un vêtement moulant ou l'odeur du tabac, c'est le malheur, poisseux, qui me colle à la peau, inoxydable, profondément incrusté dans mes os et tapi derrière ma mine morose qui masque les terribles images, involontaires, de mon obsession mortuaire. Mon visage indifférent à la perspective du vol et ma maîtrise apparente ne sont donc que posture tant je demeure au fond

de moi empli d'un effroi, inédit et primitif, aussi irrationnel que la peur d'un dieu, dévasté que je suis par la possibilité d'un crash pouvant ensevelir nos vies arrachées. Bien que je redoute le pire, j'ai volontairement sacrifié mon corps vulnérable sur l'autel luisant de la modernité devant laquelle je me prosterne servilement avec mes comparses alors qu'elle nous aveugle, désabusée, tournée vers un passé qu'elle regrette. Car comme tout aéroplane procède des galères sur lesquelles on embarquait en tremblant nostalgique d'une existence morte, il n'y a pas plus antique qu'un avion. Longtemps tressaillirent les dos des prisonniers et des esclaves transis de terreur. Longtemps leurs yeux humides implorèrent leurs proches figés de rester visibles sur le quai noyé de pleurs bientôt évaporé dans les sanglots prémonitoires. Visages trempés de sueur, tempêtes et gangrènes, injures et injustices, chantages, crachats, coups de fouet rythmiques, autant de maux quotidiens ayant pour corollaires épuisement, froid, humiliation, soumission, renonciation de soi, blessure et mutilation. Les lanières de cuir résonnent encore sur les peaux bientôt lacérées, dépecées. N'oublions pas que ce sont les nôtres : par leur capacité d'accueil, par leur fragilité, par la force des éléments hostiles auxquels ils sont confrontés et par la douleur psychologique qu'ils nous infligent, ces navires d'antan sur lesquels tant d'êtres moururent sont toujours là, modernes avions de ligne. Dévolue au galérien réincarné que je suis, cette ceinture de sécurité si légère que l'on m'impose d'attacher est l'immuable chaîne du forçat qui prouve la permanence de notre servitude, notre masochisme et la vulnérabilité accrue de nos corps lorsque nous voyageons par les cieux. D'autant qu'aujourd'hui, de même que le métal transperce parfois nos peaux, nos corps perforés aux oreilles, à la langue, aux narines, aux paupières, aux arcades, au nombril, aux tétons ou au clitoris, pourraient d'ici peu tous être traversés par les matériaux de la carlingue et du

fuselage, piercings posthumes et inédits en des parties du corps jusque là préservées.

Alors, au lieu de vouloir s'envoler, les hommes orgueilleux fascinés par l'azur feraient mieux de mettre à l'index leur désinvolture et de se livrer avec humilité et résignation à la contemplation des airs. Qu'ils proscrivent à jamais toute forme de transport aérien en admettant enfin que celui-ci, pure folie, n'est que rêve, songe pernicieux, projet suicidaire, et qu'il devrait conserver sa nature première, demeurer le fantôme qu'il fut auprès de nos ancêtres. En s'envolant, les hommes, pauvres volatiles enracinés au sol – de même que les poissons peuplent les eaux – croient pouvoir s'affranchir de leur triste condition de mortels. Or, à l'instar des méduses liquéfiées au soleil et des saumons nacrés qui s'ébattent une fois déposés sur la rive sèche pour lutter contre la mort, nous n'y sommes jamais plus exposés que lorsque nous la défions à bord de nos cages branlantes en nous arrachant à la pesanteur de la terre qui observe avec circonspection l'arrogance naïve des poules pomponnées et des coqs outrecuidants que nous sommes, pauvres volatiles psychédéliques, engraisés aux hormones ou décharnés, poilus ou déplumés, si bien que c'est avec une incroyable confiance que nous nous envolerons péniblement de cette piste de décollage d'asphalte et de phosphore sur laquelle neigera un tourbillon multicolore de plumes de regrets et de remords.

Malgré les rugissements horribles des réacteurs en furie peut-être défectueux qui pourraient ne pas tarder à nous mettre en mouvement avant d'exploser, comme si j'étais traumatisé par un crash auquel j'eusse survécu et des cauchemars quotidiens, je vois ce que je n'ai pas vécu et peux encore entendre résonner la voix mal assurée du pilote : « *Mesdames et Messieurs, ici Yves Henri, votre commandant de bord. Nous allons tenter d'amerrir d'ici*

quelques instants, c'est notre dernière chance. Veuillez vous mettre en position de sécurité : les pieds au sol, le visage sur les genoux et les mains derrière la nuque. Si vous avez un enfant en bas âge attaché sur vous, restez assis et tenez-le fermement. Priez. » J'entends, larsen incessant, les vains cris de désolation, j'entends les suppliques stériles, j'entends les pleurs des nourrissons, j'entends la stupide panique généralisée, le decrescendo de cette symphonie de pulsations cardiaques asynchrones. Puis j'aperçois les ombres de mes voisins qui ne crient plus, enfin silencieux, conscients de l'imminence de la mort. Le chaos, la chute libre. À un tempo frénétique, l'alternance des éclairs de l'orage avec l'obscurité qui règne dans la cabine, discothèque infernale, forme un stroboscope en phase avec mon pouls. Le vide et l'océan. L'avion se sera brisé contre un mur d'eau implacable dans une déflagration suivie d'explosions multiples. Forte odeur de pétrole, débris métalliques projetés, épaisse poussière et fumée opaque. Alors, les corps ne tarderont pas à flotter sur les vagues tranchantes. Des corps entiers, des corps démembrés, des visages défigurés, énucléés. Le cadavre d'une petite fille orpheline dans le cercueil de la mer. J'espère que tous ces pauvres enfants qui sont à quelques mètres de moi, ravis de prendre l'avion ne sont pas montés à bord de leur volante sépulture. La perspective de leur mort m'attriste profondément. Quant à la mienne, elle ne m'apporte aucun réconfort, aucune consolation car je sais que je ne rejoindrai pas Lou, que je ne le reverrai jamais, que j'oublierai tout, à tout jamais, y compris ma vie et sa mort.

Je suis terrorisé et surpris par l'ampleur de ma détresse, aussi légitime soit-elle. C'est au moment de décoller ou d'atterrir que je perds mes moyens et constate à quel point ma vie volée dépend de la dextérité du pilote. Au moment fatidique où l'avion doit entrer en contact avec la

piste, dixième après dixième, centième après centième, millième après millième – cette dernière unité s'étant substituée à la traditionnelle seconde dans l'extrême ralentissement du temps presque suspendu – je suis convaincu que chaque mouvement des volets des ailes, chaque virage, chaque soubresaut, chaque mouvement nous rapprochant du sol, nous sera fatal. Et dire que c'est moi qui rassurais mon frère quand nous étions enfants. Autant qu'il m'en souvienne, l'avion était alors pour moi – que la peur de la mort hantait déjà – aussi rassurant et frais qu'une cathédrale, bâtiment insubmersible et indestructible plus sûr encore qu'un bunker. Ainsi, bravant la vitesse, les contraintes aéronautiques et les caprices météorologiques, surhomme volant ne connaissant ni les affres de la crainte ni ceux la faiblesse, avais-je la certitude d'être immortel dans ce que les hommes avaient conçu de plus avancé technologiquement, d'autant plus qu'adolescent, j'avais ourdi le projet fantaisiste – si ironique quand je regarde mes mains moites trembler – de devenir pilote. Je m'intéressai plusieurs années durant aux principes aéronautiques élémentaires, aux différents modèles d'avion, à la formation des pilotes, aux accidents et aux enquêtes subséquentes – mais mon piètre niveau en mathématiques mit fin à ma lubie aérienne, lubie revancharde qui se transformerait, le moment venu, en peur : vers vingt-cinq ans, lorsque mon activité m'amena à prendre l'avion régulièrement, je commençai vraiment à avoir la trouille. Sauf que tel le patient atteint d'odontalgie qui retourne tranquillement chez son dentiste en occultant son précédent rendez-vous ainsi que la barbarie de l'intervention, l'odeur de sang dans la bouche et le réveil atroce des gencives après l'anesthésie, ou telle jeune femme à l'hymen fraîchement défloré qui aura bientôt oublié la douleur intense du déchirement de sa membrane virgine pour goûter à nouveau au plaisir prodigué par la pine de son petit ami, je reprenais l'avion, même après un

vol mouvementé, sans penser à mon effroi, sans redouter la panique et la mort, fasciné que j'étais par ce mode de transport fabuleux en concédant qu'il est dans la vie des maux nécessaires, inévitables et parfois salutaires. Désormais, tout est différent. Je ne puis plus être en sécurité nulle part. Comme ces papous qui prennent les avions pour des divinités pour lesquelles ils prient, j'ai toujours attribué des pouvoirs magiques aux avions mais, comme tant d'autres avant moi j'ai tué le seul dieu en qui j'ai jamais cru. Mon apostasie scelle l'avènement de ma tristesse, de ma faiblesse, ma fin.

Aujourd'hui, quelques années après le 11 septembre 2001 et sa funèbre partie de bowling où l'on troqua boules et quilles fluorescentes contre tours jumelles et gris avions américains, si je n'ai aucun problème médical, quoique je sois encore assez jeune et que personne ne me veuille du mal – même les bronzés terroristes ne se soucient pas de moi – conscient de ma propre mortalité, je crois ainsi savoir comment et quand je vais mourir. C'est le problème de tout érudit, de tout spécialiste qui se retrouve dans la position mortelle qu'il a tant étudié : le pilote contraint d'amerrir sait mieux que quiconque qu'il ne sauvera pas tous ses passagers ; le cardiologue septuagénaire admis en service de cardiologie sait avec une parfaite acuité ce qui l'a mené à l'hospitalisation et les risques mortels qu'il encourt. De fait, aussi improbable que cela paraisse, ma mort pourrait intervenir d'ici quelques instants, quelques heures au plus, car je viens de m'asseoir sur le siège d'un Boeing flambant neuf qui pourrait bientôt flamber dans la conjonction de la fatalité, de flammes et de pluies diluviennes. Je m'aperçois alors que la lumière extérieure décline et que des nuages de plomb tentent de masquer le soleil chétif. Je ferme les yeux. Malgré mes efforts pour me maîtriser, en coulent des larmes de colère contre moi-même, larmes de tristesse et larmes de mon propre deuil.

J'essaie de faire le vide en imaginant la bouteille de whisky que j'aimerais vider. Je regrette d'avoir embarqué et me déteste. Je n'aurais jamais dû monter dans cet avion. Il n'a même pas encore bougé.

Imprudence

Texte intégral et extrait :

© Éditions Fleur Sauvage – Tous droits réservés

ISBN 979-10-94428-23-8